



HAL
open science

Conflits et controverses : de nouvelles scènes de production territoriale ?

Patrice Mele

► **To cite this version:**

Patrice Mele. Conflits et controverses : de nouvelles scènes de production territoriale?. Isabelle Garat, Raymonde Séchet, Djémila Zeneidi,. *Espaces en (trans)action*, PUR, p. 239-250., 2008, 9782753507050. halshs-00005705v2

HAL Id: halshs-00005705

<https://shs.hal.science/halshs-00005705v2>

Submitted on 6 Apr 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Conflits et controverses : de nouvelles scènes de production territoriale ?

Patrice Melé¹

Les situations dans lesquelles des résidents s'opposent à l'implantation d'un équipement ou se mobilisent contre les nuisances liées à certaines activités sont souvent considérées comme des manifestations d'un « syndrome Nimby ». Celui-ci caractérisait des tendances au repli sur les espaces de l'homogénéité sociale, le refus de l'altérité et des nécessaires troubles à la quiétude résidentielle générés par des activités indispensables au fonctionnement urbain. Le succès de l'acronyme et son apparence de diagnostic, révélant la diffusion d'une tendance sociétale déjà bien installée aux Etats-Unis, ont souvent masqué la complexité de ces processus d'action collective (Trom, 1999). Ceux-ci non seulement mettent en jeu les relations entre habitants et l'espace proche de leur logement mais aussi leurs rapports aux objectifs et procédures des actions publiques.

Dans la littérature géographique, les rapports entre conflits et territoires sont d'abord traités à partir de la capacité des conflits à révéler des ancrages territoriaux interprétés en terme d'appartenance, d'appropriation ou même d'identités territoriales (Charlier, 1999 ; Melé, 2003). Certes la plupart des recherches mentionnent aussi un autre aspect de la relation entre conflit et territoire : le rôle des conflits comme processus de territorialisation. Or, il me semble que ce deuxième aspect est moins présent et moins étudié. La réflexion géographique s'intéresse aux conflits d'abord à partir de leur capacité à révéler et à renforcer des territorialités pré-existantes. Ce texte a pour ambition de contribuer à l'analyse de leur rôle dans la production de nouvelles territorialités². Sans nier l'importance des configurations

¹ UMR CITERES, CoST / UMR CITERES, patrice.mele@univ-tour.fr

² Même si je ne présente ici que des références à des situations françaises, cette réflexion sur le rôle des conflits dans la production territoriale est intégrée dans un projet ECOS/NORD de coopération franco/mexicain « Le territoire et ses constructions ». Sur ce thème la constitution d'un réseau de recherche international

préexistantes sur le déclenchement et les modalités du conflit, je propose de focaliser l'attention sur les impacts spatiaux et territoriaux des situations de conflits et controverses. Il s'agit donc d'une position qui prend ses distances non seulement avec les volontés d'explication des causes du conflit ou la recherche des modalités de construction de l'assentiment, mais aussi avec la position qui fait du conflit un symptôme permettant de dévoiler les relations à l'espace des populations ou de groupes sociaux antagonistes.

Je considère ici les conflits comme des situations qu'il faut d'étudier en elles-mêmes ; dont il importe de comprendre l'agencement et les effets spatiaux et territoriaux. Pour cela, il me semble nécessaire de partir des descriptions des acteurs. On aura compris que cette démarche s'inscrit dans le cadre d'une géographie préoccupée de l'étude de l'action et de ses effets. Il s'agit de prendre au sérieux les raisons et les justifications des acteurs et de tester à partir d'entretiens qualitatifs, sur deux terrains, le postulat qui considère les conflits et controverses comme des moments de territorialisation. A quelles conditions peut-on considérer les conflits et les controverses comme des scènes de production territoriale ? Pour répondre à cette question, on tentera de saisir ces situations à partir des deux principales acceptions de la notion de territoire : celle d'espace approprié et celle d'espace délimité.

Une recherche récente réalisée à partir d'entretiens¹ auprès d'habitants mobilisés m'a permis de confronter ces hypothèses à deux situations certes très différentes mais qui sont présentées par les résidents comme des situations de crise, d'inquiétude, d'incertitude sur les évolutions de leur espace proche. A Tours, il s'agit de la mobilisation des habitants d'une partie du centre historique - secteur piétonnier du Vieux Tours autour de la place Plumereau - contre les nuisances sonores générées par les activités de bars, restaurants et discothèques. A la périphérie de l'agglomération de Lyon, je me suis

est appuyée par l'ACI « Terrains, Techniques, Théories » du Ministère de la recherche

¹ Une vingtaine d'entretiens dans chaque contexte, avec la collaboration de Vincent Mandinaud à Lyon et de Franck Huyghes Despointes à Tours, dans le cadre d'un programme de recherche financé par le PUCA cf (Bourdin, Lefeuvre, Melé, 2005).

intéressé aux mobilisations de riverains déclenchées par la perspective de la création de deux nouvelles pistes permettant l'agrandissement de l'aéroport Lyon-Saint Exupéry. Ces deux situations constituent des contextes d'habitat très différenciés (le centre historique de Tours et une zone péri-urbaine pavillonnaire à l'extérieur de la Communauté urbaine de Lyon) soumis à des dynamiques considérées dans les deux cas, par les habitants mobilisés, comme une dégradation inacceptable de leur cadre de vie. Il s'agit de conflits s'opposant aux nuisances d'activités déjà en place, qui présentent la spécificité d'être en très forte augmentation malgré un cadre juridique de plus en plus contraignant. Mobilisés sur un temps long, pour certains plus de dix ans, certains habitants représentants d'associations participent à des instances de concertation - Comité de suivi de la charte du bien vivre dans le Vieux Tours, Commission consultative de l'environnement de l'aéroport de Lyon-Saint Exupéry - qui se présentent comme des forums permettant non seulement aux habitants de porter leurs griefs au cœur du système d'action publique, mais aussi de participer à la gestion des espaces concernés.

Constitution d'un collectif et appropriation de l'espace en conflit

La littérature sociologique souligne le rôle de structuration sociale des conflits. Ceux-ci en multipliant les interactions entre les participants produisent associations, alliances, coalitions et réseaux. Le conflit peut donc être considéré comme un mécanisme qui « réduit l'isolement social » qui « rassemble des parties » (Coser, 1982). Une des fonctions sociales du conflit est de permettre de « souder des groupes » de susciter ou de modifier des communautés d'intérêt, de constituer une forme positive de socialisation (Simmel, 1995). Selon le principe d'identité construit par Alain Touraine (1973) pour la caractérisation des mouvements sociaux, « c'est le conflit qui constitue et organise l'acteur », au sens où le conflit conforme un acteur collectif conscient des enjeux du conflit. On peut donc poser comme hypothèse la constitution d'un acteur collectif. Cette position est d'ailleurs assez proche de ce qu'Alberto Melucci (1999) analyse comme identité collective c'est-à-dire la capacité collective -

construite dans l'interaction - de se définir soi-même et le contexte, d'évaluer les opportunités et les limites de l'action.

Dans le cas des conflits d'implantation, d'usages ou d'environnement, la constitution de l'acteur collectif comme la définition des buts du conflit ont une base spatiale. Cette étape de construction d'un collectif est particulièrement importante dans les contextes urbains contemporains marqués par une grande mobilité résidentielle et des pratiques spatiales qui semblent de plus en plus organisées à partir de réseaux. Dans les situations étudiées, il n'est pas possible de postuler que le groupe social préexiste à la mise en place de l'action collective. Trop souvent, des références implicites à la communauté, au quartier ou à la société locale comme modes de relation au territoire conduisent à considérer comme une donnée l'existence d'un groupe social localisé. Les conflits pourraient dès lors être analysés comme la réaction de ce groupe social à un projet menaçant son territoire. Bien sûr, on ne peut considérer que les espaces concernés sont avant le conflit caractérisés par une anomie sociale. Réseaux, groupes et sociabilités de proximité existent dans tous les contextes et leur rôle dans la diffusion de la mobilisation peut être important. Il faut néanmoins, me semble-t-il, prendre la précaution méthodologique de ne pas préjuger de celui-ci pour pouvoir focaliser l'attention sur la construction de nouvelles territorialités au moment du conflit : c'est-à-dire sur les processus d'appropriation liés à la définition d'un collectif et son institution comme représentant légitime de l'espace en jeu.

Habitants mobilisés, stratégies résidentielles et exposition aux nuisances

Les habitants impliqués dans les conflits ne représentent qu'une partie de la population des espaces concernés. Les membres des associations participant aux controverses sont essentiellement des propriétaires. Dans les deux cas, il s'agit le plus souvent de résidents relativement récents - l'essor péri-urbain des communes proches de l'aéroport date des années 1980 - et à Tours, la restauration lourde réalisée entre 1966 et 1977 a provoqué une mutation de population. Ceux-ci proposent d'ailleurs des interprétations sur le profil des

résidents participant à la mobilisation. A Lyon, plusieurs entretiens établissent une distinction entre, d'une part, les habitants mobilisés, issus des classes moyennes, venus s'implanter dans un péri-urbain peu dense bénéficiant de bonnes infrastructures - à une époque où le trafic de l'aéroport était réduit - en pensant pouvoir opter pour une localisation choisie pour les mettre à l'abri des nuisances¹ ; et, d'autre part, des résidents plus récents, peu impliqués dans les controverses, dont le profil type serait celui d'une première accession à la propriété de personnes provenant d'une commune de proche banlieue et ayant acheté un logement neuf dans un lotissement bas de gamme. Les personnes interrogées expliquent la faible participation de ce type de résident par le fait que ceux-ci seraient venus s'implanter à proximité de l'aéroport en connaissance de cause pour bénéficier des prix bas et fuir la proche banlieue.

A Tours, les habitants interrogés se distinguent des étudiants de plus en plus nombreux dans le centre historique, décrits comme non ancrés et soupçonnés d'avoir choisi cette localisation pour participer de l'animation nocturne. Ils se présentent comme une seconde vague de peuplement du « quartier restauré », dont l'achat remonte aux années 1980, comme une « couche moyenne (employés et petite bourgeoisie) » dont les caractéristiques s'opposent à d'autres nouveaux résidents plus aisés - notables et professions libérales - qui sont repartis suite à la « dégradation du quartier ». Aucune mention n'est faite des habitants anciens plus populaires, relogés dans le cadre du processus de restauration.

Malgré les différences d'historicité du cadre urbain - un centre historique et un espace péri-urbain - il n'est donc pas possible de tenter de contraster ces contextes à partir de l'ancrage des habitants. Dans les deux cas, la crise évoquée est celle de la remise en cause des qualités réelles ou supposées de l'espace résidentiel qui permettent de justifier le choix de localisation et la stratégie d'achat. Ce qui est

¹ Il s'agit de la façon dont se présentent les membres de la principale association qui s'opposent à l'extension de l'aéroport (l'ACENAS). Une autre association, le CORIAS, mobilisée sur les nuisances des pistes actuelles, regroupe aussi des résidents plus anciens.

défini comme crise de l'espace proche : c'est l'inadéquation entre les dynamiques perçues et les évolutions espérées.

Certains entretiens présentent explicitement l'acte d'achat comme l'expression d'une confiance dans l'avenir d'un espace. Confiance remise en cause par les dynamiques des activités analysées comme un manque de stabilité et une « dégradation » des conditions de vie. Dans ce type d'argumentation, l'achat est un investissement qui nécessite confiance non seulement dans le bien acheté mais dans les dynamiques de l'espace proche du logement.

On observe donc, dans les deux situations, la constitution d'un collectif ayant conscience de sa spécificité et légitimant ses revendications par son histoire résidentielle et son investissement - à tous les sens du mot - dans un espace aujourd'hui menacé. Un des premiers effets du conflit est donc de rapprocher certains habitants, de leur faire « prendre conscience » de leur histoire et position commune. Cette prise de conscience et la sociabilité spécifique au développement d'une action collective sont constitutives d'une nouvelle relation à l'espace des habitants. On pourrait dire d'une nouvelle territorialité.

Veiller et contrôler les dynamiques de l'espace résidentiel

Dans les situations étudiées, les habitants mobilisés présentent leur action comme une tentative de lutter contre le cours des choses ; de « changer la pente », de limiter les dégradations de leur cadre de vie en tentant de contraindre les dynamiques d'activités qui semblent se développer à leur détriment. La posture proclamée est d'abord celle de la vigilance. Celle-ci s'exprime explicitement en des termes qui valident les analyses sur les associations comme veilleurs, comme « surveillants extérieurs » (Lascombes, 1994). La vigilance est une qualité qui fonde actions et positions qu'il convient de conserver malgré l'implication dans des instances de concertation et négociation. « On est resté vigilant » semble un leitmotiv des leaders malgré la durée de la mobilisation. Pour un des membres de l'association d'habitants du quartier Plumereau : « Nous sommes des « habitants sur le qui-vive ».

Cette vigilance prend la forme d'une veille de terrain permettant de « faire appliquer la loi ». Les habitants mobilisés semblent poser comme premier objectif le respect des réglementations. Les réussites s'expriment en terme de respect de l'ordre juridique, les échecs comme la persistance de situations de passe-droit. Il s'agit de contraindre, à Tours, les propriétaires des bars et restaurants et les pouvoirs publics, à Lyon, les autorités de l'aéroport et les compagnies aériennes, d'intégrer l'ensemble des mesures permettant de réduire les nuisances sonores.

Dans les cas étudiés les habitants se mobilisent pour l'application du droit. Les instances politico-administratives de tous les niveaux sont placées sous la contrainte : « on est l'épée dans le dos pour leur dire attention au texte »¹. A Tours, les habitants mobilisés définissent leur rôle comme le maintien d'un rapport de force basé sur la veille permanente et son inscription par tous les moyens (presse, courriers, plaintes, participation aux instances de concertation) dans le champ des politiques publiques. Seule la vigilance des habitants « fait tenir le quartier », rend vivable leur cadre de vie. La nécessité de la mobilisation pour maintenir le statu quo, pour éviter l'aggravation de la situation, serait une des caractéristiques du quartier en comparaison d'autres situations urbaines. Elle s'organise non seulement à partir de l'observation de leur cadre quotidien de vie mais par la mise en œuvre de véritables inspections et d'une stratégie de contrôle des activités sur la base « d'un travail de fourmi d'une centaine de personnes »². Cette revendication de l'application de la loi, s'exprime plus dans une stratégie de pression sur les responsables que par des recours contentieux. Même si ceux-ci sont utilisés à Tours pour tenter de faire modifier la réglementation et, à Lyon, dans le cadre de tentatives pour bloquer le projet.

Cette veille de terrain, peut être analysée comme une conduite territoriale - au sens de l'éthologie - de prise de possession d'un

¹ Selon un membre de l'ADEJ = Association pour la défense de l'environnement de Jons, association membre du CORIAS : comité des riverains de l'aéroport de Satolas.

² Selon un membre de l'APVR = Association des habitants du quartier Plumereau, Victoire, Résistance (Tours)

espace et de sa défense contre d'autres usagers (Le Berre, 1992). L'appropriation d'un espace par la vigilance et la mobilisation a permis aux associations de construire une légitimité territoriale en devenant représentants reconnus - par les pouvoirs publics comme par les habitants - de l'espace en jeu. Dans les entretiens s'exprime une grande confiance dans les effets de la veille et dans les associations comme médiateurs pour régler des questions concrètes¹. L'action collective a ouvert de nouveaux canaux d'accès au système politico-administratif, de nouvelles procédures de traitement des « plaintes » plus efficaces que l'accès direct aux représentants des pouvoirs publics. Une telle médiation effectuée par des acteurs proposant une définition territoriale de leur compétence renforce aussi la territorialisation de la relation aux pouvoirs publics des habitants concernés par les nuisances.

Constructions de scènes locales de débat

Dans les deux contextes analysés, les commissions - Comité de suivi de la charte du Vieux Tours, Commission consultative de l'aéroport - réunissant les représentants du système d'acteurs institutionnels et les associations proclament la possibilité d'un dialogue, d'une action concertée. Ces commissions apparaissent comme des structures permettant une insertion des représentants des habitants mobilisés au sein du système d'action publique. Elles localisent le débat, offrent aux associations un canal différent de celui de la presse et du recours aux stratégies de trouble à l'ordre public. Ces instances instaurent une scène au sein de laquelle les représentants des différents intérêts sont formellement représentés. A Tours, l'adjoint responsable du Comité de suivi évoque un « travail de pacification » entre les habitants, propriétaires de bars et restaurants. A Lyon, les représentants de l'administration soulignent l'impression de comparaître devant les associations lorsqu'ils doivent faire une présentation devant la Commission consultative de l'environnement. Inversement les associations semblent fonctionner comme relais

¹ Cf. A Tours, les exemples de dossiers de conflits de voisinage, entre habitants et commerces ou activités appuyés par l'association, cités dans les entretiens. A Lyon, le rôle des associations dans l'information sur les procédures d'indemnisation pour isolation phonique.

porteurs devant la commission des revendications des résidents. Les commissions peuvent être considérées comme des forums hybrides effectuant « l'égalisation relative des « titres à parler », l'opportunité donnée à tous les porte-parole d'argumenter pour eux-mêmes et d'interroger les justifications des autres, transforment pour un temps les hiérarchies ordinaires et les conceptions qui les sous-tendent » (Callon, Lascoumes, Barthe, 2001 : 58)

Impacts des dimensions territoriales de l'action publique

Sans recourir aux notions d'ancrage ou d'espace approprié, il existe une autre acception de la notion de territoire qui me semble pouvoir apporter un éclairage différent sur les situations étudiées. On peut considérer le territoire comme un espace délimité en référence à l'utilisation politique et juridique du terme (Di Méo, 1998) mais aussi à la proposition de Jacques Levy (1994) qui définit le territoire - en l'opposant au réseau - comme un espace à métrique topographique, marqué par l'exhaustivité et la contiguïté. En ce sens, les actions de découpage, de zonage peuvent être considérées comme une production de territoire (Mélé, 2005). Les qualifications juridiques de l'espace mises en œuvre par les politiques de protection du patrimoine ou de l'environnement peuvent être appréhendées à partir de leur dimension territoriale. La multiplication de ces dispositifs, pour tenter de réguler les relations entre les résidents et les activités produisant des nuisances, contribue à faire des espaces de conflits des territoires spécifiques. L'utilisation du zonage comme procédure de spatialisation de l'action publique diffuse une vision territoriale des contextes étudiés. La confrontation des résidents mobilisés aux configurations territoriales produites par les acteurs publics concourt à la production de nouvelles territorialités.

Mise en place de dispositifs territorialisés de régulation locale

Les espaces concernés par les conflits présentés ici font aujourd'hui l'objet d'une régulation fine, associant une instance de médiation et de gestion au sein de laquelle sont représentés tous les porteurs d'intérêt

(habitants, élus, administrations) et différents dispositifs administratifs et juridiques territorialisés.

A Lyon, le dispositif de gestion de la relation de l'aéroport avec son environnement comprend outre la Commission consultative de l'environnement :

- un système de suivi des trajectoires et de mesure du bruit au sol mis en place en 2001 (Constat), accessible au public par l'intermédiaire d'un SIG qu'il est possible de consulter auprès du « médiateur » de l'aéroport ;
- un nouveau zonage plus contraignant du Plan d'exposition au bruit¹, décliné dans un Plan de gêne sonore qui délimite les zones éligibles aux subventions pour l'insonorisation des constructions existantes ;
- depuis 1996, un dispositif créé par la chambre de commerce Satoemploi propose les offres d'emplois sur la plateforme aéroportuaire en priorité aux habitants de 28 communes riveraines ;
- un Programme d'intérêt général approuvé en 1999 limite l'urbanisation sur 20 communes aux capacités inscrites dans les documents d'urbanisme ;
- une série d'études liées à une Directive territoriale d'aménagement permettant d'exprimer la position de l'Etat sur l'aménagement des espaces situés à l'extérieur de la Communauté urbaine de Lyon et concernés à la fois par une urbanisation rapide et par l'extension de l'aéroport.

A Tours, non seulement l'espace en jeu est inclut dans le secteur sauvegardé et donc soumis à la réglementation stricte du Plan de sauvegarde et de mise en valeur², mais le secteur Plumereau est doté d'une série de prescriptions complémentaires instaurées par des dispositions

¹ Le Plan d'exposition au bruit rend impossible la construction sur certaines zones, introduit des prescriptions particulières sur d'autres (interdiction de construire des collectifs, obligation de l'insonorisation). Approuvé en 2002, le nouveau PEB concerne 22 000 personnes dans 22 communes.

² Créé en 1973, il ne sera approuvé qu'en 1983.

administratives et juridiques (qui peuvent concerner des périmètres différents) : secteur piétonnier (1985), périmètre de compétence du comité de suivi¹ de la Charte du bien vivre dans le Vieux Tours, arrêté préfectoral interdisant la création de débits de boisson (1997) ; arrêté municipal réglementant la vente d'alcool à emporter le soir (2001); arrêté municipal « anti-mendicité» (2001) (Melé, 2005(2)).

Dans les situations analysées, les commissions ont travaillé à l'élaboration de chartes présentées comme des productions para-juridiques engageant les parties signataires. Or, ces chartes n'ont pas été signées. A Lyon, les associations ont refusé de signer la Charte de l'environnement qu'elles avaient contribué à produire car l'abandon des vols de nuit n'était pas repris comme objectif explicite ; et à Tours, l'association de commerçants qui avait co-rédigé le projet de Charte pour le bien vivre dans le Vieux Tours a été dissoute avant sa ratification. Même non signées, ces chartes jouent un rôle central dans le fonctionnement des commissions : à Lyon, sous la forme « d'engagements pour l'environnement » mis en œuvre par les gestionnaires de l'aéroport ; à Tours sous la forme d'un texte proposé à la signature individuelle des propriétaires des bars et restaurants. Les chartes non signées fonctionnent comme un catalogue de bonnes pratiques et un règlement local délimitant les droits et devoirs de chacun. Présentées lors de leur élaboration comme une production juridique, elles sont plutôt des codes juridiques à usage local. Elles reprennent l'ensemble des dispositions juridiques applicables aux situations locales et n'introduisent que peu de dispositions nouvelles.

Les espaces en jeu sont donc dotés d'une instance de gestion et de concertation et d'un régime juridique spécifique instauré par la superposition de différents types de qualifications juridiques de l'espace. Même si les périmètres de ces prescriptions peuvent être différents, ces procédures utilisent toutes le zonage et donc une définition territoriale de leur espace de validité. Ces modalités

¹ Ce Comité de suivi mis en place en 1998 réunit tous les mois autour du premier adjoint des représentants de l'association des habitants, des représentants des commerçants, des policiers et des différents services municipaux.

territoriales de localisation¹ de l'ordre juridique construisent donc un territoire particulier, caractérisé par un régime juridique distinct de l'espace environnant et saisi en tant que tel par différentes procédures d'action publique.

Territorialisations réactives²

Les espaces délimités pour la territorialisation de procédures particulières forment aussi des espaces de mobilisations. Ici, les qualifications juridiques de l'espace qui tentent de contrôler les rapports entre urbanisation et nuisances définissent aussi un univers d'habitants concernés. Le territoire qu'il s'agit de protéger ne pré-existe pas au conflit ; il est construit au moment où il faut le défendre. L'espace du projet peut devenir l'espace de contestation, de mobilisation, d'habitants qui se trouvent réunis dans une position nouvelle celle de « riverains » d'un projet qui n'existe pas mais qui est perçu comme menaçant. C'est pourquoi la multiplication des variantes lors de la négociation d'un projet a souvent pour conséquence de multiplier les opposants (Lolive, 1999 ; Charlier, 1999).

Certains habitants se pensent inclus dans un territoire de nuisance ou de pollution. Il est donc possible de considérer les mobilisations contre un aménagement ou pour la sauvegarde d'un espace comme l'émergence d'une vision territoriale de l'ancrage spatial. L'intéressement des populations à partir de leur logement et leur participation à une action collective passe par la reconnaissance de leur solidarité de destin avec d'autres habitants proches. La définition de ce groupe d'acteurs affectés, base de la mobilisation potentielle, est le plus souvent territoriale.

Dans ce contexte, les controverses sur les limites des procédures instituant des prescriptions juridiques particulières sont au cœur des

¹ au sens ici d'actualisation locale de ressources globales (Giddens 1987, Bourdin, Lefevre, Melé, 2005)

² Je reprends ici dans un sens un peu différent le terme proposé par Jacques Lolive (1999) qui qualifie de territorialisation réactive, la valorisation d'éléments territoriaux menacés et la mobilisation de topiques dans la construction d'une argumentation contre un projet.

processus de concertation, et donc des façons dont les habitants construisent leurs représentations de l'espace proche.

Par exemple, autour de l'aéroport de Lyon-Saint-Exupéry, le plus grand émoi a été suscité par la prise de conscience - au moment de la diffusion de cartes des possibles nouvelles zones du Plan d'Exposition au Bruit - que des personnes habitant à proximité de l'aéroport mais en dehors des zones de bruit actuelles se retrouvaient placées sous les nouvelles trajectoires. Ces habitants se considèrent dès lors comme « futurs riverains » de pistes qui n'existent pas encore. Le cœur de la contestation, le siège social de l'association la plus nombreuse et combative¹ se trouve à Heyrieux, commune placée directement dans l'axe des nouveaux couloirs mais à distance des trajectoires actuelles. Or ce sont aussi les habitants d'Heyrieux qui déposent le plus de plaintes auprès de l'aéroport pour non-respect des couloirs aériens.

Les différentes expositions aux nuisances actuelles et les positions par rapport aux zonages existant ou à venir se traduisent par les intérêts spatiaux divergents des deux principales associations. Le CORIAS², fédération d'associations municipales regroupant des populations fortement touchées par les nuisances actuelles, affiche une stratégie de participation et de co-production de mesures de limitation des nuisances, alors que l'ACENAS, dont l'objectif est de bloquer le projet de nouvelles pistes, multiplie les recours contentieux et proclame une position plus offensive. Ces deux associations participent néanmoins ensemble à la Commission consultative de l'environnement et affichent un front commun pour certaines revendications – en particulier l'interdiction des vols de nuits.

De plus, les associations tentent d'élargir leur audience en menant des actions de communication à l'échelle de 42 communes proches de l'aéroport - alors que 22 communes sont concernées par le PEB - en reprenant la délimitation choisie par les autorités publiques pour la

¹ ACENAS Association contre l'extension et les nuisances de l'aéroport Lyon Satolas, qui dispose d'un système d'antennes municipales et annonce cinq mille adhérents

² CORIAS : comité des riverains de l'aéroport de Satolas qui regroupe une douzaine d'associations municipales

concertation lors de l'annonce de la relance de la réalisation des nouvelles pistes¹; c'est aussi sur cet espace que la chambre de commerce diffuse largement un périodique (Dialogue) organe de communication de l'aéroport.

A Tours, le tissu urbain et l'échelle sont bien évidemment différents. Il n'est pas possible de considérer que seule la mobilisation contre les nuisances construit la communauté de destin des habitants de ce secteur du centre historique. Néanmoins, c'est bien la résistance à la piétonnisation qui va impulser la création de l'Association pour la sauvegarde du quartier Plumereau qui choisit la zone piétonne pour définir son aire de vigilance. Celle-ci se trouve ainsi institutionnalisée pour la première fois sous la forme d'un « quartier » distinct du reste du secteur sauvegardé. En 1998, l'association décide de changer de nom et de se dénommer : association des habitants du quartier Plumereau-Victoire-Résistance. Cette modification intègre des espaces proches non piétonniers, dans le secteur reconstruit suite aux destructions de la seconde guerre mondiale, qui sont concernés par les nuisances liées aux passages et stationnement des usagers des bars et restaurants du secteur Plumereau. Un nouveau territoire/quartier est délimité à partir d'une certaine perception de l'extension des nuisances et d'une stratégie d'action collective dans laquelle les résidents cherchent à accroître leur base de mobilisation. Les habitants mobilisés deviennent dès lors porte-parole de ce nouveau « territoire » et demandent sa prise en compte en tant que tel par les pouvoirs publics. Cet espace est aussi devenu l'aire d'action du comité de suivi de la charte des habitants du Vieux Tours. Le processus de territorialisation est donc ici plus complexe : dans un premier temps l'association a délimité son aire d'action en utilisant l'extension d'une action publique - la piétonnisation - et dans un deuxième temps les autorités publiques ont intégré comme périmètre d'un dispositif de concertation et de gestion, l'espace choisi par l'association dans le cadre d'une stratégie d'expansion. Il ne s'agit plus ici de territorialisation réactive mais bien de territorialisations croisées.

¹ concertation sur la révision de l'Avant projet de plan masse, document permettant de déterminer l'emprise au sol des nouvelles pistes et de réactiver les réserves foncières de l'aéroport.

Conclusions : conflits et (re)territorialisation

Les conflits instituent une forme de territorialisation parce qu'ils produisent des groupes, conscients d'une solidarité de destin reposant sur leur inscription spatiale, qui s'approprient matériellement, par une veille de terrain, et idéellement, par un travail de nomination et de valorisation, un espace. De plus, les réseaux d'habitants mettant en œuvre une action collective pratiquent une sociabilité à fort ancrage spatial constitutive de territorialité. Ils créent une proximité sociale à partir de la proximité spatiale (Lecourt, Baudelle, 2004). Les habitants mobilisés, mettent en avant, pour défendre leur position, des qualités, valeurs de l'espace concerné, et effectuent ainsi un travail de production d'une certaine représentation de leur espace résidentiel. Cette production/promotion du territoire vient renforcer la territorialité spécifique produite par l'action collective.

Mais il s'agit aussi d'un processus de territorialisation dans une autre acception du terme, qui implique la confrontation des habitants mobilisés aux modes de spatialisation de l'action publique. Dans les situations analysées, des instances de concertation et des dispositions juridiques basées sur le zonage ont été mis en place pour réguler les relations entre les activités et les résidents. L'existence de ces formes de régulations locales territorialisées obligent à pousser plus loin l'analyse et à considérer que l'on assiste à une production de « territoires » - au sens d'espaces délimités chargés de valeurs -. Les habitants mobilisés se présentent comme porte-parole de l'espace en jeu, mais aussi comme acteurs de l'actualisation locale des règles nationales et européennes. Ils s'approprient textes de lois et objectifs des politiques publiques qu'ils utilisent comme ressources dans la situation locale. Ils construisent un discours sur les limites des qualifications juridiques de l'espace et élaborent des revendications impliquant la mise en œuvre de prescriptions juridiques territorialisées. Les habitants mobilisés contribuent à la transmission d'une vision territoriale par intégration/diffusion des procédures et catégories de l'action publique.

Or, si le premier processus peut être analysé sans recourir à la notion de territoire, en parlant de construction d'un réseau d'habitants

mobilisant des topiques et construisant un rapport spécifique à l'espace qu'il s'agit de défendre : en mobilisant par exemple la notion de milieu localisé (Bourdin, 2000 : 229) ou de production de localité (Cabannes, 1983). Ce n'est pas le cas du second processus, dans lequel les notions de territoire et territorialisation permettent de caractériser une certaine forme du rapport à l'espace, conçu comme un espace doté de qualités mais aussi de ressources particulières dont la configuration implique l'exhaustivité et la délimitation.

Ce n'est donc pas seulement le conflit - comme action collective sur une base spatiale - qui constitue un processus de territorialisation ni même l'interaction entre le conflit et un aménagement présentant une certaine spatialité ; mais bien la double expérience de construction d'un acteur collectif dans le conflit et de la confrontation de ce réseau d'habitants aux procédures territorialisées d'action publique. L'intégration du vocabulaire, des référentiels et des typifications¹ portés par le droit et l'action publique implique l'adoption d'une vision territoriale du monde.

Face aux tendances à la « dé-territorialisation » des pratiques urbaines² et à la territorialisation du droit et de l'action publique³, les conflits et les dispositifs d'intégration d'habitants à la gestion de certains espaces peuvent être considérés comme des processus de re-territorialisation. Ces situations ouvrent de nouveaux espaces de débats⁴ qui constituent de nouvelles scènes de production territoriale : production de territoires juridiques et institutionnels, territorialisations réactives, construction de nouvelles territorialités par les habitants

¹ La notion de typification est utilisée pour définir le rôle de la création de types et d'images typiques comme activité commune de la connaissance quotidienne (cf Dictionnaire de sociologie, Seuil, Robert, 1999, et Schutz, 1987, Berger, Luckman, 1989 : 288).

² On peut considérer que le territoire comme modèle de référence pour l'analyse des pratiques spatiales est aujourd'hui remis en cause par les analyses en terme de réseau qui considèrent que l'espace proche du logement n'est plus qu'un des points d'ancrage des pratiques cf. (Bourdin, Lefevre, Melé, 2001 ; Lévy, 2003).

³ généralisation de l'utilisation des zonages, multiplication des régimes juridiques spécifiques à certains espaces

⁴ processus qui a pu être analysé comme une production d'un espace public politique intermédiaire (Mélucchi, 1999).

mobilisés, diffusion d'une vision territoriale des dynamiques spatiales et de l'action publique auprès des habitants de l'espace concerné.

Bibliographie :

BERGER P., LUCKMAN T., *La construction sociale de la réalité*, Méridiens, Klincksieck, 1989.

BOURDIN A., *La question locale*, Paris, PUF. 2000.

BOURDIN A., CHARMES E., LEFEUVRE M.-P., MELE P., *La construction des unités significatives de la ville*, Rapport final, Recherche pour le compte de la mission du patrimoine ethnologique, Ministère de la Culture, ARDU. 2001.

BOURDIN A., LEFEUVRE M.-P., MELE P., *Les règles du jeu urbain, entre droit et confiance*, Paris, Descartes, 2005.

CABANNES R., « Les associations créatrices de localité », dans, *L'esprit des lieux, localités et changement social en France*, Paris Editions du CNRS, 1983, p. 209-233.

CALLON Michel, LASCOUMES Pierre, BARTHE Yannick, *Agir dans un monde incertain, essai sur la démocratie technique*, Paris, Seuil, 2001.

CHARLIER B., *La défense de l'environnement : entre espace et territoire, géographie des conflits environnementaux déclenchés en France depuis 1974*, Thèse de doctorat, Université de Pau et des pays de l'Adour, 1999.

COSER L. A., *Les fonctions du conflit social*, PUF, Paris, (première édition 1956), 1982.

DI MEO Guy, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan, 1998.

GIDDENS A., *La constitution de la société*, (première édition en anglais 1984) Paris, Puf. 1987.

LASCOUMES P., *L'éco-pouvoir, environnement et politique*, Paris, éditions de la découverte, 1996.

LE BERRE M., « Territoires », dans, *Encyclopédie de la géographie*, Economica, 1992, p. 617-633.

LECOURT A., *Les conflits d'aménagement, analyse théorique et pratique à partir du cas breton*, Thèse de doctorat, Université de Rennes 2, 2003.

- LECOURT A., BAUELLE G., *Conflits d'aménagement et proximité sociale : une réévaluation*, International journal of sustainable development, 2004, document Internet.
- LEVY J., *L'espace légitime, sur la dimension géographique de la fonction politique*, Paris, FNSP, 1994.
- LEVY J. (coord.), *Les échelles de l'habiter (Scalab)*, Rapport final pour le PUCA, MSH « Villes et territoires », 2003.
- LOLIVE J., *Les contestations du TGV méditerranée*, Paris, L'harmattan, 1999.
- MELE P., « Conflits, territoires et action publique », dans, P. Melé, C. Larrue, M. Rosenberg (coord.), *Conflits et territoires*, Tours, PUFR, MSH "Villes et territoires", p. 13-32, 2003.
- MELE P., « Territoires d'action et qualifications de l'espace », dans, C. Larrue, P. Melé (coord.), *Territoires d'action*, Tours, PUFR, MSH « Villes et territoires », 2005.
- MELE P., « Habitants mobilisés et devenirs d'un espace patrimonial », *Géocarrefour*, Lyon, 2004 (3), p. 223-230.
- MELUCCI A., *Acción colectiva, vida cotidiana y democracia*, Mexico, El Colegio de Mexico, 1999.
- SCHUZ A., *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987.
- SIMMEL G., *Le conflit*, Paris, Circé, 1995, (première publication 1903).
- TOURAINÉ A., *Production de la société*, Paris, Fayard, 1973.
- TOURAINÉ A., *Le retour de l'acteur*, Paris, Fayard, 1984.
- TROM D., « De la réfutation de l'effet Nimby considérée comme une pratique militante », *Revue Française de Science Politique*, vol. 49, n°1, février, 1999, p. 31-50.